

**Melvin Van Peebles**

*Sweet Sweetback's Baadasssss Song*

*Journal d'un film*

ROUGE PROFOND / ARTE Éditions

\*

Nous sommes à la fin des années soixante. Melvin Van Peebles se lance dans la réalisation de *Sweet Sweetback's Baadasssss Song*, film noir indépendant qui secouera l'industrie du cinéma américain. Projeté le 31 mars 1971 au Grand Circus Theatre de Detroit, il s'impose comme une œuvre militante et divertissante, un long métrage expérimental autant qu'un film de genre. Homme-orchestre d'une fiction dont il est l'auteur, le réalisateur, le producteur, l'acteur principal, Melvin Van Peebles revient ici sur l'histoire de cette aventure artistique et financière qui a commencé dans le désert Mojave. Entre journal de bord, manifeste et pamphlet poétique, c'est « un hymne sorti de la bouche de la réalité » qu'il donne ; un témoignage au ton libre, souvent provocateur et vif, sur le cinéma, l'Amérique du début des années soixante-dix et la condition de sa communauté noire.

Ce journal, enrichi du script et des dialogues du film, est complété par les contributions de Nicole Brenez, Serge Chauvin, Gilles Mouëllic et Jean-Baptiste Thoret qui permettent de saisir l'originalité formelle et la force politique de *Sweet Sweetback's Baadasssss Song*.

*Cinéaste, acteur, écrivain, compositeur, peintre, agitateur et premier agent de change noir à la bourse de New York, Melvin Van Peebles est né en 1932 à Chicago. Au début des années soixante il s'installe en France où il réalise son premier film, La Permission (1968). De retour aux États-Unis, il tourne Watermelon Man (1970), une comédie sur un Blanc se réveillant un matin dans la peau d'un Noir. Il accède au rang de cinéaste culte en 1971 avec Sweet Sweetback's Baadasssss Song – édité en DVD par ARTE Vidéo. Depuis, l'artiste n'a cessé de multiplier les projets – sans abandonner le cinéma, des films de fiction (Identity Crisis en 1990, Gang in Blue en 1996, Le Conte du ventre plein en 2000) au documentaire (Classified X, 1997).*

Collection "Raccords", 176 p., 15,5 x 21,5 cm.  
60 photogrammes (noir & blanc). 20 €  
ISBN : 2-915083-06-1

Contact presse : 04 90 09 04 64 / 06 18 01 77 10

**ROUGE PROFOND**

(Guy Astic)  
363, Chemin des Moulières  
84120 Pertuis  
[www.rougeprofond.com](http://www.rougeprofond.com)

diffusion Harmonia Mundi

# SCRIPT

**6 MARS 1970, 18H20 A LOS ANGELES**

Des femmes se tiennent tout autour d'une table de cuisine, en demi-cercle. On dirait une horde sauvage au féminin. Elles sont à moitié nues ou plutôt vêtues de déshabillés, l'uniforme de la profession. Nous sommes en plein cœur de la Seconde Guerre mondiale, entre 1943 et 1944. Chaque pute fixe son attention vers le bas, avec un regard timide, presque maternel. Il y a des bruits de bouche, des claquements, des grognements ; la caméra plonge. Un gamin sale, affamé, les cheveux défaits, est penché sur la table de la cuisine ; il engloutit son assiette à une vitesse incroyable, comme s'il avait perdu l'habitude de manger. Il lance de furtifs coups d'œil au-dessus de son plat comme s'il avait peur qu'on lui tombe dessus ou qu'on lui prenne son repas. L'une des femmes apporte la marmite et remplit à nouveau son assiette. Les femmes approuvent de la tête et se sourient chaleureusement.

L'une des putes, la quarantaine, se lave dans une bassine, à moitié accroupie, une jambe posée sur le barreau d'une chaise. La porte est entr'ouverte et le gamin, cette fois propre et en bonne santé, s'avance les bras chargés de serviettes. La femme se dirige vers la porte. À l'exception du garçon, le couloir est vide. Elle l'appelle. Quand il entre dans la chambre elle se tient debout près du lit. Elle lui fait signe d'approcher, enlève sa robe et s'allonge. Le garçon s'approche du lit. Elle s'assoit et commence à déboutonner sa chemise. Elle hoche la tête d'un air rassurant ; le garçon se déshabille. Elle s'enveloppe autour de lui, se laisse tomber sur le lit et le ramène au-dessus d'elle. Elle l'ajuste en elle, avec un regard chaud et malicieux.

Il reste allongé là, immobile.

Pause...

Le gamin est toujours immobile.

« Hey ! on n'est pas chez le photographe... t'es pas là pour être pris en photo », dit la femme. « Bouge. »

Pause... Le dos du garçon commence à remuer. Alternance de plans du dos du garçon et du visage de la femme. Au début elle murmure ses instructions, mais le garçon prend rapidement le pli. Peu à peu, le mouvement dorsal s'intensifie, le visage de la femme se transforme jusqu'à exprimer l'extase et la rémission totale. Elle hurle...

« Oh, mon Dieu ! ». Son cri résonne dans toute la maison. « Oh Dieu ! fils », gémit-elle. « Tu as un dos doux... un doux doux dos. » C'est alors que le titre apparaît : *Sweet Sweetback's Baadasssss Song*.

Le générique apparaît en surimpression sur un montage de plans du dos arrondi de Sweetback ("Doux Dos"), de visages de femmes et des jambes de Sweetback en train de courir.

Quand le générique se termine, nous sommes dans le présent. Un spectacle cochon au milieu d'un salon. Un pauvre tapis rouge a été placé en guise de scène au centre de la pièce et, bizarrement, ça marche. On a l'impression d'être au théâtre, pas celui d'aujourd'hui, mais plutôt un théâtre médiéval où l'on jouerait une pièce de moralité ou quelque chose comme ça.

Dans la pièce adjacente à l'entrée, le maître des lieux, un petit homme grotesque, très noir, appelé Beatle, se dispute avec deux flics blancs en civil. (Se dispute : pour autant qu'un homme noir travaillant en dehors des lois puisse se disputer avec des hommes blancs supposés les représenter – ce qui bien sûr ne mène pas très loin.) La nuit passée, un incident a eu lieu devant la maison de Beatle et un cadavre a commis la négligence de se retrouver sur le pas de sa porte. Les deux inspecteurs blancs sont de garde, ils sont censés enquêter. Par chance, le mort était Noir. Ces civils savent tout de l'histoire. Ils savent aussi qu'elle peut être rapidement classée, mais pour l'instant il faut faire semblant d'être concerné par le pauvre Frère noir.

Ils disent à Beatle qu'ils ont besoin que quelqu'un aille au commissariat, juste pour la forme, histoire de respecter le protocole, et qu'il passe au moins une nuit en prison.

Beatle se plaint et leur dit qu'il manque de personnel. Deux hommes travaillent seulement en ce moment : l'un supervise les filles et l'autre assure le reste. Donald explique, Sweetback pratique, et tous les deux comptent, vident et tabassent.

Pendant ce temps, de l'autre côté de l'entrée, dans le salon, le grand spectacle continue. Une gouine choisit une fille sur un banc. Elles se promènent dans un parc. La gouine persuade la fille de monter dans sa chambre et de faire l'amour. Elles montent dans une chambre et font l'amour. Épuisée, la fille finit par s'endormir ; la gouine, elle, s'éloigne en roulant sur le côté et s'agenouille sur le pauvre tapis. Elle joint ses mains et se met à prier. Les lumières du salon s'éteignent. Certaines des spectatrices hurlent et laissent échapper des cris stridents. Soudain, éclairé par un flash, quelque chose (ou quelqu'un) apparaît au centre de la scène. Il porte un costume bizarre, un habit blanc et exubérant : une très vieille tenue de bal ou de mariage, une guirlande de fleurs en

plastique sur la tête, des ailes en carton, et un quatre-juillet brillant en guise de baguette magique. Il tourne sur lui-même.

« Je suis la Bonne Fée Marraine des Gouines », annonce-t-il. Il tourne à nouveau sur lui-même, s'arrête devant la gouine et la touche de sa baguette : celle-ci se transforme en homme et se lève. Les gens applaudissent à tout rompre puis la lumière revient. L'ex-lesbienne réveille la fille. La fille se réjouit de la métamorphose ; ils font de nouveau l'amour.

« Et maintenant, le meilleur : voici Sweetback », annonce la Bonne Fée Marraine des Gouines en désignant l'homme, l'ex-lesbienne. « Le meilleur toutes catégories... Je sais ce que vous pensez, mesdames et messieurs, surtout vous les dames, ha ha ha ! Combien de fois ai-je déjà entendu ça ! Eh bien, comme attraction spéciale supplémentaire, si l'une d'entre vous, mesdames, veut bien s'avancer et essayer ce gaillard, je suis sûr qu'il sera plus qu'animé... car ce que la Bonne Fée Marraine des Gouines transforme devient du produit de premier choix. »

Même si les flics ont déjà vu ce numéro un millier de fois, ils finissent par s'avancer le long de l'entrée et regardent d'un air naturel et détaché à travers la porte du salon.

Une maigre jeune femme blanche, brûlant d'envie de saisir la proposition de la Bonne Fée Marraine des Gouines, se lève mais celui qui l'accompagne la retient sur son siège. Elle dégage ses bras et s'apprête à se lever de nouveau. La Bonne Fée Marraine des Gouines surprend les expressions glacées des visages des flics blancs et sauve adroitement la situation.

« Bien évidemment, vous n'êtes pas sans savoir que... euh... cette offre ne s'adresse qu'aux Sœurs... »

Les flics blancs laissent éclater des sourires radieux et la maigrichonne femme blanche se rassoit, visiblement très déçue. Les flics ordonnent alors à Beatle de se décider : ils doivent impérativement repartir avec quelqu'un. Il ne voudrait pas d'une vraie enquête, n'est-ce pas ? Beatle réfléchit et donne un ordre à l'une des filles.

« Dès que Sweetback a terminé, dis-lui qu'il s'habille et que je veux le voir. »

Sweetback arrive enfin. Il est habillé pointu, pointu comme les crottes de rats comme l'on dit, la crotte de rat ayant la particularité d'être pointue des deux côtés. Son costume met parfaitement en valeur son statut social : une chemise rose avec un grand col, un pantalon et une veste noirs, un blouson de sport couleur crème, un feutre noir, copie du sombrero de paille d'un maître de bananeraie. Bref, un petit rien du tout aux grands airs de futur caïd. Ses vêtements lui vont à merveille mais l'expression de son

visage semble déplacée. Il y a quelque chose en lui qui met les gens mal à l'aise. Il est impossible de savoir ce que cache son regard fixe. Les uns diraient de l'intelligence, d'autres de la sensualité, d'autres de la stupidité ou encore de la méchanceté. Quoi qu'il en soit, la première impression qu'il dégage c'est qu'il fait tout pour apparaître sous son meilleur jour.

« Tu vas avec ses messieurs pour la soirée », lui dit Beatle.

Sweetback suit les deux inspecteurs sans prononcer un mot.

L'un des deux se met au volant et l'autre monte à l'arrière avec Sweetback.

« On va pas mettre les menottes », dit celui qui conduit à travers la grille de sécurité qui le sépare de l'arrière de la voiture. « Comme on l'a dit à Beatle, c'est juste une petite garde à vue. »

Afin de le rassurer, l'inspecteur assis à côté de Sweetback lui décoche son plus beau sourire et lui offre une cigarette. Sweetback refuse d'un mouvement de tête. Il fait nuit, ils roulent. Soudain, la radio brise le silence. Une fusillade a éclaté entre une patrouille et quelques militants. Les deux flics en civil sont les premiers renforts à arriver sur place. Ils se partagent les trottoirs de la rue où a lieu l'affrontement. Ils menottent Sweetback à la grille et se précipitent vers la zone sensible. Sweetback entend les coups de feu mais ne peut rien voir.

Peu de temps après, un flic en uniforme déboule du coin de la rue avec deux civils et un jeune Noir prisonnier et menotté. « Je pense que c'est le leader », dit le flic en haletant. « Ils nous ont tiré dessus pour qu'il s'échappe. »

« Sortons-le d'ici avant que la foule arrive. »

Sur le siège arrière, à côté de Sweetback, l'un des deux civils tabasse le jeune gars, Moo-Moo. Il détache Sweetback de la grille et passe les menottes à Moo-Moo. L'autre civil reprend la place du conducteur et démarre sur les chapeaux de roue.

Mais ils ne rejoignent pas directement le commissariat.

Au sud de Los Angeles existe une série de pompes à pétrole qui ont été embellies au nom de l'intérêt collectif et ressemblent à des sauterelles. De gros yeux en plastique, de la taille de jantes de Volkswagen, ont été attachés sur les têtes et des tiges en métal ont été soudées pour évoquer des antennes. Les flics s'arrêtent derrière la pompe sauterelle la plus isolée.

Ils giflent Moo-Moo, le sortent de la voiture et commencent à le cogner. Ils ne peuvent pas vraiment se déchaîner puisque Moo-Moo est attaché à Sweetback. Ils s'excusent auprès de lui pour le désagrément créé. Ils détachent alors Moo-Moo afin de

le tabasser plus aisément. Ils travaillent Moo-Moo, encore et encore. La pompe sauterelle s'agite, monte et descend, avec un sourire fixe et diabolique. Sweetback reste silencieusement en retrait, bras le long du corps, la menotte ouverte pendant à son poignet. Soudain le destin de Sweetback bascule. Les flics semblent lui offrir leur dos. Il les observe rouer de coups le pauvre gars. Sweetback se rue alors sur eux, et se sert de sa menotte comme d'un coup de poing américain mortel. Il est si rapide et sûr de lui qu'ils n'ont même pas le temps de réaliser ce qui leur arrive. Ils tombent, inconscients. Sweetback continue de les frapper. Il donne ses coups au rythme des pompes sauterelles, encore, encore et encore.

Il traîne Moo-Moo, à demi inconscient, jusqu'à un ruisseau proche et lui asperge le visage. Moo-Moo tente en vain de lui exprimer sa gratitude. Sweetback, comme revenu à son vieux lui-même, demeure impassible. Ils se séparent en prenant des directions différentes.

Le lendemain, vers midi, une bande de flics charge – à la manière d'un commando – dans le couloir du bordel de Beatle. Pour les habitants de la maison, c'est le milieu de la nuit. Tout le monde est endormi. Les flics déboulent dans les chambres, perquisitionnent ; les putes hurlent. La dernière chambre qu'ils visitent est celle de Beatle. Beatle dort avec un chat dans un bras, un lapin dans l'autre, et un bonnet de nuit vissé sur la tête pour mieux préserver sa coupe de cheveux. Beatle s'assoit, prend un air surpris et innocent, comme seul peut le faire un homme noir.

Comme le dit la chanson, les vagues vont et viennent, vont et viennent. Sweetback est assis sur le pont de la jetée de Santa Monica. Son manteau est jeté négligemment sur son bras droit jusqu'au poignet encore menotté. Les vagues vont et viennent, encore, et le temps passe. La nuit commence à tomber. Sweetback pense au ghetto. Il regarde la ronde d'un manège. Il marche le long de la plage. La nuit tombe. Il fait froid. Quelques ados font un feu.

Chez Beatle. Sweetback observe la maison et attend le bon moment. Le dernier client s'éloigne en titubant . Premières lumières de l'aube. Sweetback entre. Beatle lui dit qu'il est très content de le voir et lui parle des contraintes du *business*, des relations publiques. Il lui dit qu'ils doivent tous se serrer les coudes, que tout sera oublié dans quelques jours et, surtout, qu'il devrait sortir par la porte de derrière. Sweetback sort et descend les marches. Mais deux flics armés l'attrapent et le conduisent dans un coin de la cour.

Les flics tiennent Sweetback gentiment, presque en s'excusant. Les deux civils qu'il a dégomés et battus sont toujours dans le coma. Ils n'ont pas encore pu parler. Tout le monde suppose que Sweetback est un témoin innocent aussi bien de l'attaque que de l'évasion de Moo-Moo. Mais les flics découvrent la paire de menottes qui se balance à son poignet. Ils se souviennent aussitôt des blessures de leurs collègues en civil, confrontent les deux visions puis commencent à flairer quelque chose de louche.

Quelques secondes plus tard, un téléphone sonne dans le bureau du commissaire, déjà rempli de reporters. Le commissaire écoute et dit : « Ah oui, je vois ! Vous avez un témoin appelé Sweetback ! Et vous dites que M. Sweetback sait où se cache le suspect, mais que Sweetback a été blessé au cours de la chute ? Pas trop j'espère ! » Le commissaire parle lentement et distinctement comme s'il dictait. Les reporters prennent note de ce qu'il dit.

« On peut publier ça, commissaire ? », demande l'un d'entre eux.

« Bien sûr », dit le commissaire. « Je n'ai aucun secret pour la presse ! »

À l'autre bout de la ligne, le flic, assis en face de Beatle dans le fourgon de police, semble vraiment embarrassé. Son trouble augmente lorsque deux jeunes gamins noirs, armés de grands seaux, tentent de laver le véhicule. Ils commencent à verser un produit – un nettoyeur spécial du quartier, disent-ils.

« Si ça ne vous plaît pas, monsieur, vous n'avez pas à payer », lui assure l'un des deux jeunes.

Résigné, le flic soupire. Il a d'autres problèmes à régler, plus importants que ces gamins bamboulas qui font la manche. Qu'est-ce que c'est que ce bordel dont parle le commissaire ? Le flic tente à nouveau de s'expliquer mais le commissaire l'interrompt.

« Bien, Bien », fait le commissaire. « Tu dis que le témoin t'a donné des informations sur l'endroit où se cache le suspect ? Dommage que le témoin se soit blessé dans sa chute... Continue. »

Finalement, le flic commence à comprendre le message. Il raccroche et revient à sa voiture. L'autre flic a menotté les deux poignets de Sweetback, son arme de service braqué sur lui.

« Alors ? », demande le second flic.

« Le commissaire nous demande d'arracher les informations de la bouche de ce nègre avant qu'on l'emmène au poste. »

Ils commencent à travailler Sweetback. Sweetback n'émet pas le moindre son.

« Allons quelque part où l'on pourrait vraiment se mettre à travailler ce mec. »

Ils traînent Sweetback et le poussent dans la voiture de patrouille. Le flic met la main à la poche pour donner quelques pièces aux deux gamins pour leur dérangement, mais ils s'enfuient en courant. Les flics poussent Sweetback dans la voiture et sautent dedans. Le flic conducteur claque sa portière et la voiture éclate en une boule de feu. Le second flic arrive à sauter par l'arrière avec Sweetback, mais la porte du chauffeur est coincée. Dans la confusion, Sweetback s'échappe.

Vert de rage, le commissaire arrache du mur le plan du ghetto et l'observe.

On cogne à la porte, une femme sort de l'ombre. Visiblement elle dormait. Elle regarde dehors et ouvre rapidement la porte. Sweetback entre. À cause de l'obscurité, elle ne remarque ni ses blessures ni ses menottes et commence immédiatement à lui casser les pieds.

« T'es vraiment un faux jeton. Alors ne viens pas me dire que tu cherches Steve parce que tu sais très bien qu'il n'est pas là. Il a encore deux mois de taule à faire. » Sweetback ne répond pas.

« Es-tu du genre de ceux qui donnent et essayent de reprendre... Tu m'as donné à lui. Maintenant tu reviens en me suppliant... Bon, c'est juste que... »

Sweetback lève ses menottes jusqu'à son visage. Elle s'arrête net.

« Tu veux que j'te les enlève ? », demande-t-elle. Sweetback approche ses menottes.

« Supplie-moi », dit-elle.

« Nan », dit-il, prononçant un mot pour la première fois.

« T'es trop fier pour demander ? »

« Nan, mais tu m'enlèverais pas ces trucs si je le faisais. » La femme le regarde pendant ce qui semble être une éternité.

« Tu sais vraiment tout, n'est-ce pas », dit-elle. Elle soulève alors sa chemise de nuit, la passe au-dessus de sa tête et s'allonge sur le lit. « Les premières choses en premier. » Sweetback s'avance vers le lit.

La tête de Beatle est plus grotesque que jamais. On dirait que ses yeux vont sortir de leur orbite. La sueur coule le long de son front comme s'il venait de pleurer et s'apprêtait à recommencer d'une minute à l'autre. Sa chambre est sens dessus dessous. Trois inspecteurs le mettent sur le grill. L'un d'entre eux le tient par le col, les deux autres se tiennent debout de chaque côté. Beatle leur jure qu'il ne sait pas où se trouve Sweetback. Mais rien n'y fait. Ils lui reposent sans cesse la même question.

« On dirait qu'il est un peu dur d'oreille, dit alors l'un des flics. Si le sourd ne parle pas, il va le devenir. Où est Sweetback ? »

Beatle dit qu'il ne sait pas. Le flic approche le canon de son arme à côté de son oreille puis tire dans le plafond. On entend à nouveau la question mais le niveau sonore a baissé de moitié. Le visage de Beatle se tord de douleur, un filet de sang coule de son nez. Le flic pose le bout de son arme sur l'autre oreille et tire. Tout devient silencieux.

Sweetback rejoint une église située au bout d'une allée et entre par la porte de service. Avant, c'était une cordonnerie : le vieux panneau est toujours accroché et annonce TALON MINUTE. Sweetback se tient dans l'ombre et regarde en direction de la salle. Un prêtre assure un service funéraire devant quatre vieilles dames et six jeunes Noirs qui se donnent des airs de durs.

« Notre Frère est mort aujourd'hui d'une overdose. Une overdose de misère : sa vie de Noir. » L'une des femmes répond par un hurlement de douleur.

Sweetback tape légèrement sur la cloison. Il reste dans l'ombre.

Le prêcheur poursuit son prêche : « Oui, Mon Dieu... La Misère du Noir. »

Sweetback tape encore. Le prêtre entend le bruit.

« Nous allons baisser nos têtes pour prier, pour que ce pauvre corps étendu dans ce pauvre coffre ait un futur radieux. » Le prêtre recule jusque dans l'ombre. Il voit Sweetback.

« Qu'est-ce que tu fais, Sweetback, ils te cherchent. T'es aussi chaud que la chatte d'une petite Sœur. »

Sweetback monte rapidement l'escalier de service, le prêtre lui court après.

« Où vas-tu ? »

« Je veux que tu me couvres. Je vais en haut à la ferme. »

« À la ferme ? Tu peux pas te cacher là-bas ! »

« C'est le dernier endroit que Beatle pourrait leur donner... la ferme est son meilleur fournisseur de filles », dit Sweetback. Le prêtre le regarde et soupire.

« Tu parles ! Ils savent déjà pour la ferme. Et pas seulement depuis hier... Le Maître blanc est au courant de chacun de nos mouvements. »

Sweetback se trouve devant la porte entrouverte de la ferme. Sur le panneau situé au-dessus de l'entrée, on peut lire AUBERGE POUR MERES CELIBATAIRES. Depuis le seuil on distingue un côté de la pièce avec cinq ou six lits en fer et des jeunes femmes couchées. Quelques-unes sont enceintes, d'autres sont accompagnées de leurs jeunes enfants.

« C'est ça », dit le prêtre. « Tant que les flics sont payés et que je prêche les choses que je prêche, ils ne me dérangent pas. Le baratin que je débite à mes gens, en bas, n'est pas dangereux. Je vends seulement un petit bout du pays du bonheur. N'est-ce pas étrange, comme notre peuple se réjouit quand on meurt ? On n'est pas pressé de

mourir mais quand on meurt, le vivant se réjouit. Tu sais pourquoi ils se réjouissent ? Ils croient que peut-être ça sera mieux de l'autre côté. C'est mon boulot de leur faire croire que c'est vrai... Mais Moo-Moo, le gamin que t'as sauvé, et ces jeunes-là imposent la vraie religion. On attendra plus tard, ils disent. Tu me donnes de jolies bonnes nouvelles en giflant des flics blancs... Je vais prononcer un *Ave Maria* noir pour toi... C'est la vraie fleur, prends-la maintenant ; comme disent ces gamins, on attendra plus tard. Et c'est pour ça que le Maître est à fond sur toi. T'as sauvé Moo-Moo... T'as sauvé une plante encore à l'état de bourgeon et qu'ils allaient couper... Faut continuer et lui donner une peu de bonheur, ce bonheur tiré de jamais, du pays de jamais. » Le prêtre se retourne et descend les marches.

Par-dessus l'épaule il lui dit : « Je vais quand même dire quelques *Ave Maria* noirs pour toi. »

« Pourquoi un homme mort aurait-il besoin de pain ? », demande le taulier en s'adressant à Sweetback. C'est la nuit et nous sommes dans une chambre, une sorte de petit tripot. Sous l'abat-jour d'une énorme lampe, quatre ou cinq hommes sont assis, penchés au dessus de leurs cartes à jouer.

« Alors ils étaient en train de fouetter un Frère et toi t'as oublié les Frères. T'en a fouetté certains, et les Sœurs, t'en as sauté. La vie est dure, bébé... un combat du berceau au tombeau. Sur chaque dollar qu'on se fait, les ritals prennent 40 *cents*, les flics 50 *cents* et les Goldberg 20 *cents*. Et tout ça équivaut à un dollar et 10 *cents* et c'est pour ça que nous les nègres sommes toujours endettés de ces dix *cents*. J'ai pas oublié que tu m'as dépanné, Sweetback. Si j'avais le blé, je te l'étalerais. Mais c'est juste que je l'ai pas... De toute façon, comme je t'ai dit, pourquoi un homme mort aurait-il besoin de pain ? »

« Et Maman Afrique étend ses bras noirs », lance l'un des joueurs en regardant en l'air avant de faire le tour de la table de ses yeux, « et en retire son moignon sanglant. »

« Je voudrais pas te baratiner ou te dire des conneries, Sweetback, lui dit le taulier. Tu peux pas quitter cette ville avec des ailes, des roues ou de l'acier. »

Le taulier, Sweetback et le Gros Henry, le garde du corps du taulier, roulent à travers la ville. La station de bus est bourrée de flics en civil qui essayent de passer inaperçus et surveillent tous ces hommes noirs achetant des tickets.

« Pareil qu'à la gare », dit Gros Henry. Ils détalent dans le virage.

« Arrête-toi », dit Sweetback. Et il bondit de la voiture, court derrière quelqu'un qui commence par s'enfuir puis s'arrête. C'est Moo-Moo.

« Moi, c'est Moo-Moo, mes Frères », dit Moo-Moo tendant sa main au taulier et à Gros Henry. Ils se contentent d'acquiescer.

La voiture reprend sa route. Elle semble se diriger vers l'extérieur de la ville. Il commence à pleuvoir.

« T'as mis mon partenaire dans le pétrin », dit le taulier.

« Où nous emmenez-vous ? », demande Moo-Moo.

Ils ne répondent pas tout de suite et continuent à conduire sous une pluie battante. Ils tournent sur une petite route.

« Ayant été prévenu si tard, c'est le mieux que je puisse faire pour vous », dit le taulier en leur ouvrant la porte. Gros Henry a sorti son flingue au cas où ils ne seraient pas tombés d'accord. Sweetback et Moo-Moo sortent sous la pluie. Le vieux pote de Sweetback tire quelques billets d'une liasse et les glisse dans sa poche.

« Payez-vous un dernier dîner... vous êtes morts », dit le taulier. La voiture recule, fait demi-tour et s'enfonce dans la nuit.

Ils sont nulle part. Ils commencent à marcher sur la route et découvrent un bâtiment abandonné, qui avait dû être une centrale électrique ou une petite usine. On distingue encore, éparpillées sur le sol dégueulasse, les traces des grosses machines.

Sweetback rêve. Il rêve de casser une boutique pour des cigarettes. Il rêve de toutes ces lumières tournées vers lui ; il parcourt sa vie au fil des interrogations... Il se réveille... Un énorme flash l'éblouit. On entend des hurlements violents.

Ce n'est pas un flash mais un phare. Ils se trouvent dans le squat d'un gang de motards. Le gang leur rappelle qu'ils ont pénétré chez eux et comme c'est in-ter-dit, ils doivent payer. Mais peut-être ne le savaient-ils pas ? Ne sommes-nous pas un peu trop sévères avec eux, dit l'un des membres du gang. Ouais peut-être, approuve un autre. Tout cela parfaitement rodé : ils l'ont déjà fait avant. Sweetback essaye alors d'imaginer qui est le chef. Hey, pourquoi pas un duel comme on le faisait dans le temps. Avec qui ? Avec le chef : ce gars (il désigne Sweetback) et le chef quand il arrive. Un groupe de motos tonitruantes débarque, semblable à une meute venue de l'enfer.

« Détendez-vous », disent-ils. Ils donnent à Sweetback et Moo-Moo de quoi manger. Plus tard, un autre hurlement de motos retentit. Le chef et huit ou neuf autres membres du gang pénètrent dans le hangar en défonçant la porte.

Le chef est énorme, un bon mètre quatre-vingts et plus de cent trente kilos. Le chef est une femme. Elle avance d'un grand pas vers Sweetback et le détaille du regard.

« Quelles seront les armes », demande-t-elle. Ils lui répondent que son adversaire n'a pas encore choisi. Couteau ? Elle tend ses mains et l'un des membres lui donne un couteau.

Elle lance le couteau, Sweetback le rattrape et le plante dans un poteau en chêne. La lutte ? Elle s'avance en crânant vers une grosse moto et la soulève du sol.

« Alors ! qu'est-ce que tu choisis ? », dit-elle.

« C'est lui qui choisit ? », demande Moo-Moo.

« Ouais. »

« La baise », dit Sweetback.

Silence. Des gouttes d'eau tombent sur le toit. Un des gars commence ses « pas de ça avec un mec noir », mais un autre lui dit de la fermer... Un plaisantin dit qu'ils n'ont pas vraiment les mêmes armes. La Grande Sadie fait signe de se taire.

« D'accord, dit-elle, la baise » ; et c'est comme ça que le marché s'est conclu.

Pandémonium déchaîné. Les motos sont regroupées en cercle, les phares pointés vers le centre. Quelques motards étalent leurs blousons dans l'arène. Certains conduisent leurs motos sur une rampe de chargement et dirigent aussi leurs phares vers le centre. Une fois, Grande Sadie a laissé dix mecs du gang la tirer à la suite sans bouger un cil, dit l'une des filles à une autre. Tu sautes vraiment de la poêle à frire au feu, mon pote.

« Ta ra ta ta de ta » : le plaisantin imite une fanfare.

Grande Sadie avance dans le cercle de lumière, complètement nue. Elle tape des mains au dessus de sa tête, signe du guerrier victorieux. Les membres du gang l'encouragent en hurlant. Sweetback est poussé dans le cercle. Il est nu lui aussi à l'exception d'un chapeau melon noir qu'on lui a mis sur la tête et d'une paire de guêtres blanches accrochées autour de ses chevilles. Il a l'air d'un réfugié sorti d'une vieille BD de Tarzan. Tout le gang rigole.

Ils se rejoignent au centre de l'arène. La Grande Sadie se marre et lance des clins d'œil à ses potes. Elle s'allonge sur les blousons, replie ses bras sous sa tête et écarte les jambes.

« Alors ? », demande-t-elle en ricanant avec mépris.

Sweetback commence à travailler.

Les ricanements de Grande Sadie disparaissent... Elle déplie ses bras et commence à l'enlacer. En moins de deux, Sweetback commence à en faire une adepte. Elle se met à frissonner de plaisir, un gémissement sourd pointe dans sa gorge. Cette danse de la vie transcende toutes les frontières temporelles, spatiales et raciales. Les

spectateurs sont enfermés avec eux, comme s'ils étaient eux mêmes en train de se tordre par terre. Ils commencent à les acclamer. Soudain Grande Sadie gémit et hurle de plaisir.

Sweetback se relève en vainqueur. Grande Sadie reste allongée. Elle est presque belle et tout à coup intimidée.

Sweetback et Moo-Moo sont conduits sur une route jusqu'à un bar billard fermé pour la saison. Le gang casse la serrure, leur dit d'entrer et d'attendre. L'électricité n'a pas été coupée. Pour passer le temps, Sweetback et Moo-Moo jouent au billard.

Deux flics blancs font irruption au moment où Moo-Moo tire les boules d'une nouvelle partie. Débute une bagarre... Moo-Moo est blessé et l'un des flics tué. L'autre flic se rue sur Sweetback qui le harponne avec sa queue de billard.

Sweetback aide alors Moo-Moo à se remettre sur pied. Ils sortent tous les deux. Il y a un bruit de moto. C'est un membre d'un club de motards noirs que Sadie a appelé à l'aide quand elle a découvert le complot que fomentaient contre elle certains des motards de son propre gang. Le type ne peut prendre que l'un des deux sur sa moto. Sadie lui dit de sauver Sweetback, mais celui-ci refuse et lui demande de prendre Moo-Moo. Il l'aide à monter à l'arrière, la moto démarre. Moo-Moo est si mal en point qu'il tombe. Ils l'attachent à l'aide d'une sangle. La moto rugit de nouveau et part. Sweetback force dans les buissons et commence à courir.

Les lumières du bar sont toujours allumées et les regards des deux flics morts fixent les ampoules – comme absorbés par des questions éternelles.

NUIT. Sweetback court, court. Dans le fond, on distingue des pompes à pétrole.

JOUR. « Je les veux et je les veux maintenant », hurle le commissaire. Il s'adresse à un parterre de flics en civil et en uniforme. De rage, il écrase son cigare. « Des tueurs de flics, et des nègres en plus. On peut pas se foutre une révolte sur les bras. Plus une seule patrouille ne sera en sécurité dans cette zone... Ça sera tout ! » Les policiers sortent en file indienne. Le commissaire demande aux patrouilleurs noirs de l'attendre. Il leur dit qu'il ne voulait pas les offenser en utilisant le mot "nègre" – c'est juste une expression familière. En revanche, ils redoreraient le blason de leur communauté s'ils parvenaient à les capturer... eux.

JOUR. Sweetback reprend son souffle. Il est assis sous un pont, dans l'énorme "O" formé par la canalisation.

JOUR. Les flics se précipitent à l'entrée d'un motel. Le concierge les laisse monter. Un homme et une femme sont au lit. Les flics jettent l'homme au sol, lui donnent des

coups de pied et le giflent si rapidement que Dieu lui-même n'est pas au courant. Mais ce n'est pas Sweetback – c'est une erreur.

NUIT. Sweetback court dans une petite rue.

NUIT. Une voiture de police traverse un quartier noir bruyant, la foule, un mec qui dépouille une voiture, un vendeur de brochettes.

NUIT. Sweetback bondit au-dessus d'une palissade en direction de la caméra.

NUIT. La porte du bureau du commissaire est ouverte. Un inspecteur se penche vers la caméra et fait un signe de victoire avec son pouce. Le commissaire se redresse derrière son bureau. Il a tombé sa veste et dans son holster, attaché à l'épaule, le flingue a l'air énorme.

NUIT. La bouche du commissaire fait des mouvements ; il parle mais il n'y a pas de son. On dirait qu'il se trouve dans le sous-sol d'une banque face à un mur de coffres-forts énorme : c'est la morgue municipale. Il regarde vers le bas ; la caméra suit. On referme un sac ; on peut apercevoir un cadavre qui pourrait bien être celui de Moo-Moo. L'assistant sort un autre sac. La caméra cadre le visage du commissaire qui demande quelque chose, mais on n'entend toujours aucun son.

« J'ai pas encore appris à lire sur les lèvres », dit la voix de Beatle assis dans une chaise roulante – son homme de main, Donald, derrière lui. Il a des bandages sur les oreilles. Donald, avec un ton sarcastique, dit au commissaire que Beatle a perdu l'ouïe. Le commissaire écrit la question : C'EST SWEETBACK ? Beatle regarde dans le sac. Il commence à sourire. C'est le mec noir qui était sur la moto.

JOUR. Un visage ravagé, impitoyable, fait des bonds, un alcoolique qui danse pour les touristes au coin de la rue des bas-fonds. La police est en train de le questionner. Non, m'sieu, il ne sait rien. Il hoche la tête d'avant en arrière, entre la caméra et son public, toutes gencives dehors. Non, m'sieu, jamais entendu parler d'aucun Sweetback. Un autre visage ravagé : une vieille femme très ridée, sortie d'un sous-sol dégueulasse, équeute des haricots dans un pot cabossé ; des bambins, tout sales et à moitié nus, rampent et barbotent au milieu d'un désordre indescriptible. Elle rend service à la ville en gardant les gamins du quartier ; après, ils deviennent si mauvais ou si grands qu'on les met ailleurs. Elle a peut-être gardé un Leroy, mais elle ne s'en souvient plus vraiment. Un autre visage, si lourdement maquillé qu'il semble sur le point d'intégrer une pièce de théâtre japonais ; des tapettes déjeunent au comptoir d'une gargote. Non, chéri... Je veux dire m'sieu l'agent... Je ne suis pas un proche de ce M. Sweetback. Toutes les autres tantes acquiescent à l'unisson. Je suis une reine mais je suis militante. Un autre

débarque, en rajoute concernant leurs droits et le plaisantin dans la foule demande, dans un rire bête et hystérique, s'ils ne veulent pas le prendre lui.

CREPUSCULE. Sweetback grimpe pour sortir d'une impasse pourrie et se met à courir.

NUIT. Une femme au visage sauvage hurle dans un micro. La voilà dans sa loge où tu sens presque la sueur sous les aisselles et la graisse à cheveux ; elle s'est tirée du circuit depuis des années ; finie la came, juré par le Seigneur. La femme devient hystérique et arrache son costume de scène : il n'y a pas de marques, vu ! Et elle n'a pas revu ce faux jeton de Sweetback, et n'importe quand serait trop tôt. La femme au visage sauvage crie à nouveau dans le micro, des spots de différentes couleurs faisant décor derrière elle.

NUIT. Il pleut, les arbres se courbent sous l'effet du vent. Sweetback fait du stop ; une voiture de sport le dépasse dans un éclair et, soudain, les gyrophares d'une voiture de police crèvent l'obscurité. Sweetback plonge derrière les bas-côtés de la route.

NUIT. Le commissaire, pas rasé, a l'air obsédé. « Putain de journalistes, je les emmerde ! » Il hurle : « Je sais qu'ils sont là dehors. » Il désigne une carte de la Californie du Sud et pointe son doigt sur le Mexique. « C'est sa seule chance, alors il a intérêt de prier pour elle ! »

Dans leurs vieux jours de vols palpitants, calés sur leurs sièges, les pilotes pouvaient faire la liaison entre la capitale de l'État, Sacramento, et Ensenada A Baja (Mexique), sans carte, se repérant seulement à la voie de chemin de fer pareille à une piste d'athlétisme balisée. Même à cent cinquante mètres d'altitude, elle se détachait comme une douleur au pouce du pied ; mais maintenant, parfois même à cinq mètres, les repères restent invisibles. La ville est saturée par les routes, les voitures, les gratte-ciel, le pays battu par le vent et la pluie, les traverses pourries et les stations sombrant dans le délabrement. Malgré tout, rouillés et plus guère brillants, les rails sont toujours là, indiquant la direction du Mexique.

JOUR. Sweetback, vu à travers un passage à niveau, court le long du rail, Sweetback à quatre pattes remuant le passé du temps du peuplement des *beatniks*, Sweetback court au milieu du désert le long du rail de chemin de fer. Il regarde en arrière, par-dessus son épaule...

JOUR. Un mec noir cire des chaussures. Il étale le cirage, se tourne et balaie de son cul la pointe des chaussures. Tout le monde se marre. Il se retourne et le chahut qu'il fait s'amplifie. Ça claque, claque, claque et ça devient...

JOUR. ... Le clac clac clac des pales d'un hélicoptère. En bas, une forme court dans le désert avec un chien à ses côtés. Depuis le pare-brise d'une voiture de police : à distance, un homme court avec un chien à ses côtés. Un coup de feu de sommation est tiré, l'homme se tasse au sol, dans la sauge et le sable. Il est si bruni qu'il paraît presque nègre, peut-être indien. L'homme calme le chien. Le shérif l'interroge.

« Pourquoi tu courais ? »

« Pourquoi je cours ? Je courais parce que je tiens ma parole. »

« Quelle parole ? »

« J'ai promis de courir. »

« T'as promis. »

« J'ai promis au mec qui m'a donné cinq dollars... Promis de courir si on me courait après. »

« Un mec noir ? »

« Ouais, coloré. »

« À quoi il ressemblait ? »

« À un pote avec qui je traînais à Denver. »

« Grand comme ça ? Quelle taille ? »

Le shérif indique la taille de Sweetback.

« Ouais, j'dirais à peu près ça. »

JOUR. Sweetback roulant à l'arrière d'une plate-forme de camion remplie de travailleurs mexicains. Tout le monde mange, Sweetback aussi. Le camion tourne sur une autre route et s'arrête. Sweetback saute. On est toujours aux States. Les panneaux sont en anglais. Les Mexicains lui montrent une direction. Le camion redémarre et tout le monde agite les bras pour dire au revoir.

JOUR. Sweetback court. On entend un bruit d'avion de reconnaissance au-dessus de sa tête. Sweetback atteint un massif d'arbres, il est essoufflé. L'avion a l'air de s'éloigner. Quand Sweetback quitte les arbres, l'avion réapparaît à l'horizon et, par un zoom avant au-dessus de sa tête, se transforme en voiture avec, à bord, deux adjoints au shérif en uniforme et un autre en civil, portant juste l'étoile sur sa chemise en laine. Vue en plongée de la voiture du shérif, accélérant sur la route dans un nuage de poussière : ça pourrait presque être un plan de Rommel se précipitant au front dans un film de guerre. La voiture double quelqu'un qui marche sur la route, en le klaxonnant pour passer. Il y a de plus en plus de gens sur la route. La voiture avance à coups de klaxon. Des gamins arrivent de tous les côtés, au fond on voit la voiture du shérif

submergée de gamins et forcée de rouler à une allure d'escargot ; c'est une armée de jeunes se rendant à un concert de rock.

JOUR. Pendant que les jeunes s'éclatent, dansent et font les fous, les flics s'enfoncent au milieu de la foule, cherchant ici et là. Depuis la scène, les solos de basse du groupe couvrent la traque de Sweetback. De temps en temps les flics courent vers quelqu'un, d'autres les rejoignent puis ils se dispersent et continuent leur recherche.

NUIT. Des lumières émergent pour éclairer le concert. Soudain, les yeux de Sweetback croisent ceux d'un flic. Sweetback regarde autour de lui, atteint un massif d'arbustes ; il embarque avec lui une jeune femme noire habillée en style africain et se met à l'enlacer. Le flic court jusqu'à un autre flic et lui raconte qu'il jure avoir vu Sweetback. Où ? Là-bas, dans le massif.

Ils dégainent leurs flingues : c'est vraiment bizarre, la scène est par là et tu dis qu'il a couru dans cette direction. Ils fouinent autour des buissons, les écartent et regardent vers le sol. Ils reviennent en éclatant de rire. Tout ce qu'ils ont vu c'est un couple noir faisant l'amour. Les flics continuent de rigoler, ils n'ont pas vu le couteau que Sweetback tient contre les côtes de la fille. Bon, je crois que moi aussi j'aurais été pressé, disent-ils en riant et en s'éloignant.

NUIT. Sweetback court au milieu des arbres. Sweetback court au milieu d'un champ, un ciel étoilé magnifique au-dessus de lui. On dirait que quelqu'un d'autre court dans le champ. Sweetback plonge au sol et l'autre ombre disparaît aussi. Sweetback sort un couteau. C'est un Mexicain qui traverse le pré dans l'autre sens, ils ne se croisent pas... Passé un moment, Sweetback se relève et reprend sa course.

JOUR. Un agent conduisant sur une route de campagne croit voir quelque chose bouger dans le fossé. La voiture fait demi-tour et roule au pas vers l'arrière. Puis la voiture fait à nouveau demi-tour et reprend sa direction initiale.

JOUR. Des chiens aboient derrière une barrière métallique. La voiture qui a fait demi-tour s'arrête devant la maison ; l'agent sort et frappe à la porte. Un autre gars et lui quittent en courant la maison pour rejoindre le chenil. L'agent et le mec se précipitent vers la voiture sous les regards vicieux des trois chiens de chasse en laisse. Tous bondissent dans la voiture.

CREPUSCULE. Sweetback court. On entend des aboiements au loin. Les deux mecs et les chiens sont en train de courir... La piste est fraîche et les chiens la suivent, rapides et terriblement précis.

NUIT. Sweetback court.

NUIT. « Il va y arriver... Il sera là-bas avant nous », dit le meneur de chiens.

« Enfoirés de chiens », explose l'agent.  
« Les chiens avancent plus vite que nous. »  
« Avoir juste un œil sur son cul de Noir... Si la lune monte il est mort. »  
« Il est plus loin que ça. »  
« Laisse aller les chiens ! »  
« Quoi ! »  
« Lâche-les... Ils ont quatre pattes, il en a que deux », ordonne l'agent.  
« Ils vont le déchiqueter... Je ne ferai pas ça ! »  
« Lâche-les, enfoiré !! »

L'agent et l'autre gars commencent à se battre. L'un des chiens s'échappe et déguerpit, la laisse pendante derrière lui. Ils tombent et roulent l'un sur l'autre ; tous les chiens s'échappent... Ils finissent par arrêter de se battre.

« Désolé, mais je ne pouvais pas me contenter de le laisser s'envoler », dit l'agent.  
Il s'époussette du plat des mains.

« Sans rancune ? »  
« Ben, j'imagine que ce qui est fait est fait. Tu sauves l'argent du contribuable. »

Il caresse le chien qui reste. Ils rigolent.

« Écoute... plus d'aboiements », dit l'agent.

« Ouai », acquiesce le gars. « Ben, y a pas de raison que tu rates la partie *fun*, Rinny. »

Et il détache le dernier chien.

L'agent et le gars soupirent, remuent leurs bras pour faire revenir la circulation sanguine, puis s'assoient.

PREMIERES HEURES DE L'AUBE. Une large rivière calme. Rinny est sur le bord, geignant. Il plonge sa tête dans l'eau et boit. L'eau est rougie par le sang. Énorme gros plan d'un œil... L'œil est à moitié sous l'eau. La caméra recule et on découvre que l'œil appartient au corps d'un chien... Un peu plus loin flotte un autre corps de chien mort... La caméra tourne, panote sur l'autre rive et, au loin, au-dessus d'une colline... au lieu du mot FIN le mot MORALE apparaît à l'écran avec le carton suivant : UN PUTAIN DE CUL DE NEGRO VA REVENIR POUR PRENDRE SA PART.